OLIVIER ROLIN

JUSQU'À CE QUE MORT S'ENSUIVE

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

PHÉNOMÈNE FUTUR, *roman*, Éditions du Seuil, 1983 (coll. Points n° 581).

BAR DES FLOTS NOIRS, *roman*, Éditions du Seuil, 1987 (coll. Points n° 697).

EN RUSSIE, *récit*, Quai Voltaire, 1987 (coll. Points n° 327).

SEPT VILLES, Rivages, 1988.

L'INVENTION DU MONDE, *roman*, Éditions du Seuil, 1993 (coll. Points n° 12).

PORT-SOUDAN, *roman*, Éditions du Seuil, 1994 (coll. Points n° 200). Prix Femina 1994.

MON GALURIN GRIS. PETITES GÉOGRAPHIES, Éditions du Seuil, 1997.

MÉROÉ, *roman*, Éditions du Seuil, 1998 (coll. Points n° 696).

PAYSAGES ORIGINELS. Hemingway, Nabokov, Borges, Kawabata, Michaux, *essais*, Éditions du Seuil, 1999 (coll. Points n° 1023).

LA LANGUE, *suivi de* MAL PLACÉ, DÉPLACÉ, Verdier, 2000.

TIGRE EN PAPIER, *roman*, Éditions du Seuil, 2002 (coll. Points n° 1113). Prix France Culture 2003.

SUITE À L'HÔTEL CRYSTAL, *roman*, Éditions du Seuil, 2004 (coll. Points n° 1430).

ROOMS, collectif, Éditions du Seuil, 2006.

UNE INVITATION AU VOYAGE. Illustré par Érik Desmazières, Bibliothèque nationale de France, 2006.

UN CHASSEUR DE LIONS, *roman*, Éditions du Seuil, 2008 (coll. Points n° 2233).

BAKOU, DERNIERS JOURS, *récit*, Éditions du Seuil, 2010 (coll. Points n° 2571).

CIRCUS 1, Romans, récits, articles, 1980-1998, Éditions du Seuil, 2011.

BRIC ET BROC, *essais*, Verdier, 2011.

SIBÉRIE, Inculte, 2011 (coll. Verdier poche).

CIRCUS 2, Romans, récits, articles, 1999-2011, Éditions du Seuil, 2012.

LE ROI DES TAUPES. Illustré par Adrien Albert, L'École des Loisirs, 2012.

LE MÉTÉOROLOGUE, Éditions du Seuil, 2014 (coll. Points n° 4190). Prix du Style 2014.

VERACRUZ, *roman*, Verdier, 2015.

À Y REGARDER DE PRÈS. Gravures d'Érik Desmazières, Éditions du Seuil, 2015.

BAÏKAL-AMOUR, *récit*, Paulsen, 2017 (coll. Points n° 4892). Prix Pierre Mac Orlan 2017.

EXTÉRIEUR MONDE, Éditions Gallimard, 2019 (coll. Folio n° 6956).

VIDER LES LIEUX, Éditions Gallimard, 2022.

JUSQU'À CE QUE MORT S'ENSUIVE

OLIVIER ROLIN

JUSQU'À CE QUE MORT S'ENSUIVE

Sur une page des *Misérables*

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2024.

Englefield Green, 19 octobre 1852

Un pré dans les environs du château de Windsor. Autour, les bois ont la couleur de l'automne. Dans les lointains, le miroir de la Tamise, les fumées de Londres. Des écharpes de brume stagnent dans les creux, que le pâle soleil de midi commence à dissiper. Deux groupes de trois hommes, de sombre vêtus, coiffés de hauts-de-forme – peut-être certains portent-ils un *bowler*, un chapeau melon, dont la mode commence à se répandre. On fait sauter les sceaux fermant un paquet de fort papier contenant les pistolets, on lance une pièce pour savoir qui tirera le premier. Du talon on écrase les cigares dans l'herbe humide. Dos à dos, les duellistes s'éloignent de vingt pas chacun. Pistolet tenu contre eux, canon au ciel. S'arrêtent, se retournent. L'un est grand et fort, l'autre plus petit, trapu. Ce sont deux révolutionnaires français exilés en Angleterre. Le grand costaud – Frédéric Cournet, un ancien officier de marine –, qui a gagné le tirage au sort, avance de dix pas, lève le chien, abaisse son arme,

vise soigneusement. Le petit – Emmanuel Barthélemy, un ouvrier mécanicien –, immobile, se met de profil afin d'offrir la moindre cible possible. Ils se haïssent. Il n'est pas prévu de quartier. Au cas où le duel au pistolet n'aboutirait pas, ils ont convenu de continuer à l'épée. Bientôt l'un des deux sera mort.

Victor Hugo, en quelques lignes, a évoqué cette histoire dans un chapitre des *Misérables*. Elle m'a paru suffisamment étrange et romanesque pour que me vienne le désir de la reconstituer, du début jusqu'à la fin. C'est ce livre.

I

PARIS

« Ceux devant qui se sont dressés, sous l'éclatant ciel bleu de juin, ces deux effrayants chefs-d'œuvre de la guerre civile, ne les oublieront jamais. »

Victor Hugo,
Les Misérables, V, I, 1

Paris, 24-25 juin 1848

Il a un grand front, le visage un peu empâté, glabre, des cheveux mi-longs lui couvrent les oreilles. Il se tient en compagnie de quelques messieurs en redingote près de l'angle de la rue du Temple et du boulevard Saint-Martin, à l'emplacement à peu près de l'actuelle statue de la République sur la place du même nom. Une écharpe tricolore de représentant du peuple barre sa poitrine. Devant lui, jusqu'au canal Saint-Martin, un tumulte de baïonnettes, de capotes bleues, de shakos noirs, de bicornes d'officiers à cheval. Un canon est en batterie. Au-delà du pont en dos d'âne franchissant le canal (à cette époque, il n'a pas encore été couvert), en haut de la rue du Faubourg-du-Temple qui grimpe vers Belleville, se dresse une barricade qui semble une forteresse : parfaitement appareillée, percée de meurtrières régulièrement espacées, comme construite par un ingénieur militaire, elle s'élève jusqu'à la hauteur du second étage des immeubles sur lesquels elle s'appuie. Aucun signe de vie ne l'anime, aucun dra-

peau n'y flotte, aucune clameur ne s'en élève. Devant elle la rue est déserte sous le grand soleil de juin. Un sépulcre, pense-t-il. Mais dès que des soldats s'élancent pour tenter de franchir le pont, les courtes flammes des fusils s'allument sur cette muraille et aux fenêtres des immeubles qui la surplombent, les détonations, les hurlements des blessés et des mourants font hennir et se cabrer les chevaux. Des éclats de pierre, de plâtre, de bois sont arrachés aux façades, des corolles de fumée grise éclosent dans l'air qui sent la poudre, au-dessus des uniformes couchés dans le sang qui dessine entre les pavés une résille écarlate. Puis, de nouveau, le grand ciel bleu, le silence. Victor Hugo n'a pas peur, il a du sang-froid et l'a montré en participant, sans armes, à l'assaut d'autres barricades, dans le Marais. Il remarque un papillon blanc qui volette au-dessus de la guerre civile : « L'été n'abdique pas. »

Guernesey, hiver 1861

C'est ainsi en tout cas qu'il décrira la scène, près de treize ans plus tard, à Guernesey. Hiver de 1861, janvier ou février. Il est maintenant le grand proscrit, l'irréductible imprécateur, l'incarnation de cette République dont la statue n'existait pas, en juin 1848, au centre d'une place qui n'existait pas non plus. Et s'il n'en reste qu'un, il sera celui-là. Il approche de la soixantaine, son visage a changé, il s'est fait couper les cheveux et, pour combattre un mal de gorge persistant, il a eu l'idée médicalement discutable de se laisser pousser la barbe, bref il commence à ressembler au père Hugo que nous connaissons tous. Il

vient de reprendre l'écriture de son roman *Les Misères*, qui s'appelle désormais *Les Misérables*. En marge du manuscrit, à la fin du chapitre où Gavroche file porter à Cosette la lettre d'adieu de Marius, il écrit : « 14 février 1848, ici le pair de France s'est interrompu, et le proscrit a continué : 30 décembre 1860, Guernesey. » « Je vais porter la lettre tout de suite, se dit Gavroche, et je serai revenu à temps. » À temps ! Gavroche va revenir à temps pour se faire tuer le lendemain, devant la barricade de la rue de la Chanvrerie, mais lui, Hugo, aura attendu treize ans pour le faire mourir. Il n'a pas chômé entre-temps, il est vrai : *Les Contemplations*, la première série de *La Légende des siècles*, la lutte contre « Napoléon le Petit », les *Châtiments*, entre autres bagatelles… Les chemins de l'exil l'ont mené à Bruxelles, puis à Jersey et maintenant à Guernesey où il se multiplie – architecte, décorateur, peintre, tapissier, bricoleur, chineur, collectionneur – pour aménager la maison qu'il a acquise quelques années auparavant et que la Providence (secondée par lui) a gratifiée d'un nom redoublant l'initiale du sien, Hauteville House. Il n'a pas encore fait construire le *look-out*, ce belvédère vitré dans lequel, bientôt, il écrira debout devant un pupitre, enveloppé par la mer et le ciel. Il travaille assis à une table aux pieds torsadés, tout en haut de Hauteville House, dans une pièce entièrement tendue de tapis, du sol au plafond. Il est, là-dedans, le Verbe, le Peuple, la République. Derrière la fenêtre où pluie et vent font courir des centaines de petites loupes, d'où vient le peu de lumière, changeante avec le vol rapide des nuages, la mer verte et blanche battant la digue et les murailles du château Cornet, la moire des courants du Grand Russel, l'île de

Herm et, dans le lointain, celle de Sercq. Parfois, rarement, par beau temps, on aperçoit la côte de France. Assis à la table aux pieds torsadés, dans la lumière glauque de la mer, il écrit, impétueusement, obstinément, de sa grande écriture couchée, nerveuse, comme une force qui va. Il est à la fois Jean Valjean et Marius, le vieux et le jeune. Jean Valjean découvre que Cosette, son unique amour, sa raison de vivre, aime Marius, et cette découverte le broie. Gavroche porte la lettre de Marius puis, sa mission accomplie, repart vers la barricade en cassant quelques réverbères au passage. Jean Valjean passe son uniforme de garde national et s'enfonce dans la nuit. Les événements se précipitent, le nœud tragique se serre. Fin du livre quinzième de la quatrième partie des *Misérables*.

Et là, au tout début de la cinquième partie, le torrent romanesque marque une pause. Une digression – ni la première ni la dernière, mais celle-là est particulière. « Les deux plus mémorables barricades que l'observateur des maladies sociales puisse mentionner n'appartiennent point à la période où est placée l'action de ce livre [c'est-à-dire 1832]. Ces deux barricades, symboles toutes les deux, sous deux aspects différents, d'une situation redoutable, sortirent de terre lors de la fatale insurrection de juin 1848, la plus grande guerre des rues qu'ait vue l'histoire. » Hugo est d'accord sur ce point avec Tocqueville, qui parle, lui, dans ses *Souvenirs*, de « cette insurrection de juin, la plus grande et la plus singulière qui ait eu lieu dans notre histoire, et peut-être dans aucune autre ». Et avec Marx, qui y voit « l'événement le plus formidable dans l'histoire des guerres civiles européennes ». L'aris-

tocrate libéral Tocqueville en parle avec effroi, Marx avec enthousiasme, Hugo avec hésitation et, peut-être, remords. Du 23 au 26 juin, le peuple de l'Est parisien s'est soulevé contre la république des possédants, dominée par les monarchistes. Ce n'est pas pour asseoir un régime de grands propriétaires, de généraux et de prêtres qu'on a chassé Louis-Philippe, le roi bourgeois. Les mots d'ordre des insurgés : du pain ou du plomb, du pain ou la mort. Derrière leurs forteresses de pavés, tous les métiers du prolétariat d'alors : cordonniers, débardeurs, plâtriers, chaufourniers, ferblantiers, fondeurs, rémouleurs, marbriers, bronziers, ciseleurs, cambreurs, sertisseurs, corroyeurs, typographes, zingueurs, tourneurs, tablettiers, taillandiers – noms dont beaucoup ne nous évoquent désormais aucune activité bien concrète, qui ont disparu comme disparaissent les noms avec les choses et les gens qu'ils désignent. Les combats font des milliers de morts de part et d'autre (sept généraux y sont tués, plus qu'à Waterloo, paraît-il), la répression est absolument sauvage, préfigurant celle de la Commune, vingt-trois ans plus tard. Or, tout en s'efforçant en vain d'éviter l'effusion de sang, et en luttant contre la férocité des vainqueurs, Hugo s'est rangé du côté du parti de l'ordre (Lamartine aussi, le doux poète du « Lac », qui chevauche aux côtés du « boucher » Cavaignac). Et, les années passant, ses idées ayant évolué comme son visage, il se demande si le côté qu'il a choisi était incontestablement le bon. Sans doute l'insurrection était-elle un « coup d'État populaire », une violence faite à la République, mais « il y a toujours une certaine quantité de droit même dans cette démence ». Juin 1848 était « une révolte du peuple contre lui-même »,

et s'il fallait combattre la foule insurgée, c'était « par amour même pour cette foule ». Il tourne et retourne cette idée et d'autres tout aussi spécieuses sur cet événement « presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire ». Difficile à classer, surtout, dans la vie de celui qu'il est devenu ? Alors que, dans la maigre lumière marine des hauts de Hauteville House, il s'est remis à l'écriture des *Misérables*, qu'il s'apprête à exalter l'héroïsme des insurgés de 1832, ces hésitations – pour ne pas dire ces contorsions – expliquent la longue digression du début de la cinquième partie sur les deux barricades de juin 1848, « La Charybde du faubourg Saint-Antoine et la Scylla du faubourg du Temple ». (Cette gêne que j'imagine, il semble qu'elle ne soit pas le fait du seul Hugo, mais de la mémoire française en général : il est étonnant de voir à quel point, de toutes les insurrections du dix-neuvième siècle, celle de juin 1848 est la moins connue, la moins célébrée.)

Charybde et Scylla, donc : l'une colossale, hirsute, faite de tous les débris de la ville entassés pêle-mêle, barrait le faubourg Saint-Antoine à son débouché sur la place de la Bastille. Pavés, décombres, gravats, poutres, meubles, charrettes, tout est bon pour édifier cette monstrueuse redoute sur laquelle flotte le drapeau rouge. Une énorme rumeur s'en lève. La prodigieuse agilité verbale, le génie lexical de Hugo se déploient pour la décrire. Il trouve une image dont beaucoup se contenteraient (« C'était l'acropole des va-nu-pieds », par exemple) mais non, il lui en faut une autre, puis une autre, et d'autres encore, il remet ça, il n'en a jamais assez, c'est un ogre. La litote

n'est pas son fort. Il martèle, il entasse, lui aussi, une énorme barricade de mots. « C'était un tas d'ordures et c'était le Sinaï. » Il y a de l'excès et presque de la joie, une joie carnavalesque, dans ce monument sauvage fait à l'image de celui qui, selon Hugo, en est le chef, l'ex-officier de marine Frédéric Cournet : « il avait les épaules larges, la face rouge, le poing écrasant, le cœur hardi, l'âme loyale, l'œil sincère et terrible. Intrépide, énergique, irascible, orageux ; le plus cordial des hommes, le plus redoutable des combattants. » L'autre barricade, celle du faubourg du Temple, offre une apparence exactement contraire : parfaitement, presque maniaquement construite, stricte, lugubre, silencieuse tant qu'elle ne crachait pas le feu. Treize ans après, Hugo se souvient qu'« il était impossible, même aux plus hardis, de ne pas devenir pensif devant cette apparition mystérieuse », qui reflète la personnalité de celui qui la commande, le jeune ouvrier blanquiste Barthélemy, « maigre, chétif, pâle », « une espèce de gamin tragique ». Entre les deux forteresses insurgées, les deux chefs révolutionnaires, le contraste est trop hugolien pour être tout à fait vrai, on pressent qu'il y a là de la reconstitution – même si l'apparition du papillon blanc est introduite par un « Je me souviens », seule fois dans tous *Les Misérables* où Hugo prend la parole à la première personne, conférant ainsi à sa description l'authenticité d'une « chose vue » : « Je me souviens d'un papillon blanc qui allait et venait dans la rue. L'été n'abdique pas. »

Ce papillon blanc, on peut être certain qu'il ne l'a pas inventé (comme c'est beau, d'ailleurs, ces ailes fragiles

voletant au-dessus d'une tuerie). Mais pour le reste… Et d'abord, où se trouvait-elle exactement, cette fameuse barricade ? Vers le carrefour de la rue du Faubourg-du-Temple et de la rue Saint-Maur ? C'est en tout cas ce que laisse supposer le texte, qui la situe « au loin, au-delà du canal, dans la rue qui monte les rampes de Belleville, au point culminant de la montée ». Ce serait alors cette « formidable barricade » qu'évoque un capitaine de la Garde républicaine cité par Marx et Engels dans *Les Luttes de classes en France*, et dont un journaliste socialiste, Victor Marouck, prétend – mais plus de trente ans après – qu'elle atteignait la hauteur d'un deuxième étage. Il paraît difficile, cependant, pour ne pas dire impossible, que la vue puisse porter jusque-là depuis l'endroit d'où Hugo dit l'avoir observée, « pensif » ; et à plus forte raison que des balles, tirées de si loin par les rustiques fusils de l'époque, puissent frapper mortellement des soldats sur la berge du canal. D'ailleurs, il se trouve qu'un nommé Charles François Thibault a pris, les 25 et 26 juin 1848, depuis un étage du numéro 92 de la rue du Faubourg-du-Temple, trois daguerréotypes qui passent pour être le premier reportage photographique jamais publié dans un journal (*L'Illustration*). On y voit trois barricades s'échelonner jusqu'au bas de la rue, depuis le carrefour Saint-Maur : aucune ne ressemble à cette terrible muraille décrite par Hugo – ce qui n'empêcha pas que s'y livrent des combats particulièrement sanglants. On y voit aussi, à une fenêtre, une femme coiffée d'un bonnet blanc (qui semble faire écho au papillon), et dont des chercheurs minutieux ont établi qu'elle portait le nom charmant de Pauline Pompon.

Alors, s'agirait-il de la barricade la plus proche du canal, à l'angle avec les rues de la Pierre-Levée et de la Fontaine-au-Roi ? Il semble que Hugo ait participé à l'assaut de cette barricade avec « le vaillant colonel Monteynard » qui ne dut la vie sauve qu'à la croix de la Légion d'honneur qu'il portait sur la poitrine et contre laquelle une balle s'écrasa – « ce qui prouve que, quoi qu'on en ait dit, la croix d'honneur peut servir à quelque chose », commenta le *Journal des débats*, rapportant « la belle conduite de M. Victor Hugo ». Sur l'une des gravures représentant l'attaque de cette barricade, due au peintre François Bonhommé, elle semble en effet très haute, mais toute la composition est marquée par une emphase propagandiste avec, sous un ciel d'orage et environné de tourbillons de fumée, un général Cavaignac plus épique sur la passerelle du canal que Bonaparte au pont d'Arcole. Victor Hugo n'y figure pas, mais Lamartine à cheval, le bras tendu dans une pose déclamatoire, comme s'il disait des vers au milieu de la mitraille. Tout ça assez théâtral. Sur les autres représentations, plus réalistes, elle ne fait guère plus de deux mètres de haut. De toute façon, elle ne se situait pas « au point culminant de la montée », mais tout en bas. Il faut donc admettre que la forteresse sépulcrale du pâle Barthélemy se trouvait ailleurs que dans la rue du Faubourg-du-Temple, mais où ? À l'angle des rues Saint-Maur, des Trois-Bornes et des Trois-Couronnes, Daniel Stern – pseudonyme de la comtesse Marie d'Agoult, la maîtresse de Franz Liszt – évoque « une véritable redoute », qui se serait élevée jusqu'à la hauteur du second étage : mais, située comme elle l'est, il est absolument impos-

sible de la voir depuis l'autre rive du canal, et à plus forte raison depuis le poste d'observation de Hugo (qui d'ailleurs n'était pas rue Vieille-du-Temple, ainsi que le dit le manuscrit, mais bien rue du Temple, étourderie qui sera corrigée dans l'édition originale de 1862).

Bref, tout ça est quand même assez embrouillé (et j'en demande pardon au lecteur). Peut-être ces confusions sont-elles dues à une mémoire quelque peu atténuée par les treize années qui ont passé, éloignant Hugo non seulement des faits mais des lieux où ils se sont déroulés (« Voilà bien des années déjà que l'auteur de ce livre, forcé, à regret, de parler de lui, est absent de Paris ») – mais, avec ce géant, il ne faut jamais trop spéculer sur une faiblesse. Plus probablement, il a construit une barricade imaginaire, romanesque, hugolienne, à partir de plusieurs, bien réelles, qu'il avait vues et souvent contribué à prendre.

Paris, 23-26 juin 1848

Et le « gamin tragique » (un anti-Gavroche), est-il aussi un personnage de composition ? Emmanuel Barthélemy a raconté lui-même, dans un style très sobre, sans le moindre accent de vanterie, son action pendant l'insurrection de juin 1848. Il a raconté ça dans une revue qui n'eut que deux numéros, où écrivaient aussi Blanqui et Eugène Sue : *Les Veillées du peuple*, sous-titré : « Journal mensuel de la démocratie socialiste ». Déchiqueté par les blancs qu'impose la censure (« les susceptibilités exhor-

bitantes [*sic*] du parquet nous forcent à retrancher beaucoup », se plaint la rédaction), son témoignage, écrit en décembre 1849, alors qu'il est réfugié en Angleterre, est cependant parfaitement lisible. Le vendredi 23 juin, il est dans sa famille, à Vitry-sur-Seine. Entendant battre le rappel de la Garde nationale, comprenant que Paris se soulève, son sang ne fait qu'un tour, il gagne la barrière de Fontainebleau (à l'emplacement de l'actuelle place d'Italie), essaie vainement de trouver une arme dans le faubourg Saint-Marceau, traverse la ville par le Louvre, le Palais-Royal et la porte Saint-Martin, où a coulé le premier sang (Daniel Stern-Marie d'Agoult rapporte l'anecdote de la jeune fille qui, le chef de la barricade tué, relève son drapeau et le brandit face aux gardes nationaux : « Les cheveux épars, les bras nus, vêtue d'une robe de couleur éclatante, elle semble défier la mort. » Les gardes nationaux hésitent, elle les provoque, ils tirent, elle tombe, une autre femme la remplace qui est tuée à son tour. Victor Hugo reprend et complique l'histoire dans un texte que recueilleront les *Choses vues* : les deux sont des filles publiques, belles l'une et l'autre, qui, levant leur robe, crient aux gardes nationaux : « Lâches, tirez, si vous l'osez, sur le ventre d'une femme ! » L'histoire, qui n'a pas laissé complètement s'effacer le nom de Pauline Pompon, a oublié celui de ces héroïnes).

Barthélemy arrive faubourg du Temple, où il retrouve des amis. Dans la soirée, il combat sur la barricade à l'angle de la rue Saint-Maur. Plus de deux cents soldats auraient été tués dans ces affrontements (ce qui paraît quand même beaucoup). Il reçoit l'ordre d'aller défendre le faubourg du côté de la rue de la Grange-aux-Belles, au-dessus de

OLIVIER ROLIN

Jusqu'à ce que mort s'ensuive

« Ceux devant qui se sont dressés, sous l'éclatant ciel bleu de juin, ces deux effrayants chefs-d'œuvre de la guerre civile, ne les oublieront jamais » : Victor Hugo, dans un chapitre des *Misérables*, évoque ainsi les deux plus formidables barricades de l'insurrection parisienne de juin 1848, dont il fut un témoin et même un acteur. À la tête de l'une un « gamin tragique », ouvrier mécanicien, derrière l'autre un géant truculent, ex-officier de marine.

Emmanuel Barthélemy, l'ouvrier, et Frédéric Cournet, le marin, ne sont pas des personnages de fiction, ils ont réellement existé. Ils ont beau se battre du même côté en ces jours de sang, ils vont devenir des ennemis mortels. Hugo résume leur destinée furieusement romanesque en quelques lignes qui m'ont donné envie de reconstituer du début jusqu'à la fin, de Paris à Londres, l'histoire croisée de ces deux figures oubliées des révolutions du dix-neuvième siècle. On y voit des barricades, le bagne, des évasions, un coup d'État, un duel à mort, plusieurs meurtres, le gibet, et des comparses comme Karl Marx et Napoléon III. Et Hugo lui-même, excusez du peu.

C'est ce livre.

O. R.

Jusqu'à ce que mort s'ensuive
Olivier Rolin

Cette édition électronique du livre
Jusqu'à ce que mort s'ensuive d'Olivier Rolin
a été réalisée le 20 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073025210 - Numéro d'édition : 597630).
Code produit : U57266 - ISBN : 9782073025227.
Numéro d'édition : 597632.